

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best copy. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a essayé d'obtenir la meilleure copie. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

Pagination irrégulière.

- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

# Mélanges Religieux,

ON S'ABONNE chez  
MM. FABRE et LE-  
PROLON. Libraires, et  
au Bureau du Journal, à  
Montréal.

RECUEIL PÉRIODIQUE.

PRIX D'ABONNE-  
MENT, quatre piastres  
pour l'année, cinq pas-  
tres, par la poste, pay-  
ables d'avance.

Vol. 1.

MONTRÉAL, 2 AVRIL 1841.

No. 11.

## LA SEMAINE SAINTE A ROME.

(1ER. ARTICLE.)

Chaque peuple, comme chaque individu, a son caractère et ses manières à lui qui le font reconnaître. Ces traits distinctifs peuvent bien par fois s'effacer dans certaines classes et certaines occasions ; mais viennent les temps et les circonstances, et ils reparaitront pleins d'éclat et d'énergie. A Paris, ville de bruit, c'est le tapage qui fait descendre les populations ; à Londres, ce sont les *meetings* politiques qui rassemblent les citoyens par milliers et comme par enchantement aux tavernes. Rien de tout cela à Vienne : le phlegmatique et bon allemand adore ses foyers et la paix domestique, et il ne faut rien moins pour l'en arracher qu'une apparition solennelle de l'empereur. Dites-lui que Ferdinand est là ou là, et voilà qu'il va courir sur son passage pour le fêter et lui témoigner les vrais sentimens d'amour qu'il lui porte.

A Rome, ce n'est ni le bruit, ni la politique, ni les princes qui dominent l'imagination du peuple. Une seule chose règne en souverain sur son âme, la religion. Non pas, comprenez-le bien, que le Romain soit toujours plus qu'un autre dévot ou pieux, qu'il renonce toujours plus qu'un autre à ses parties de plaisir, qu'il délaisse les courses au *Jesaniò*, au *Gensano*, au *Corso*. Non, dans ces lieux et à ces heures de délices, Rome ressemble à toutes les villes du monde ; mais que la Fête-Dieu ait sonné, que le *Stabat* ait ouvert les lugubres cérémonies de la semaine sainte, et vous allez voir Rome prendre une physionomie à part, et offrir l'incroyable tableau d'une immense population réunie dans l'unité des sentimens intimes et de la vie extérieure. Alors, en effet, hommes et femmes, enfans et vieillards, riches et pauvres quittent leurs occupations, leurs jeux, leurs

intrigués ou leurs joies les plus chères, et courent à l'église où se commencent les mystères divins. Entrez dans ces temples largement ouverts, et vous verrez quelle révolution a produite la pensée sainte. Plus rien ici qui rappelle les distractions sociales, plus de préférence, de supériorité, d'étiquette. Le noble et le bourgeois ont revêtu leur habit de deuil ; ils sont là côte à côte, et devant et parmi eux se pressent l'artisan et le villageois. Plus de susceptibilité, plus de haine ; il n'y a plus qu'une rivalité, celle d'arriver le premier à l'église et le plus près du lieu où se célèbre l'office.

Mais, direz-vous, c'est la curiosité, et non la religion qui façonne ainsi cette nation avide d'émotions... Sans doute, je ne prétends pas nier la part d'influence de ce sentiment exquis de la musique et des grands spectacles ; mais ceci n'est que secondaire, et dans le fond c'est au sentiment religieux qu'il faut attribuer le merveilleux changement que produisent dans cette grande cité les solennités pontificales. Rome est une ville essentiellement croyante. Cette religion qui partout ailleurs captive l'homme par la sublimité de son dogme et la sainteté de sa morale, vous subjugue là par la magnificence, la splendeur de ses cérémonies. Envoyez à Rome un athée, un athée dont le cœur soit à l'épreuve, et que la sécurité de quelques victoires remportées sur des sentimens religieux rende encore plus superbe. Eh bien ! dites lui d'aller à Rome et d'y passer quinze jours : que ce soit pendant la semaine sainte, s'il est possible, et s'il n'en revient pas catholique, c'est qu'il ne sera pas sincère avec son cœur.

En effet, il n'est rien sous le ciel de plus touchant et de plus poétique que la semaine Sainte à Rome. Ces jours-là, les habitations et les hommes prennent un aspect triste et sombre qui jette au fond du cœur de celui qui croit et qui espère, des émotions graves et de sérieuses pensées.

La première cérémonie de la semaine Sainte, commence le dimanche des Rameaux, aux *quirinale*. Le pape y préside. On commence par la bénédiction des palmes. Quand le célébrant les a bénites, le diacre assistant en porte une au Saint-Père qui est sur son trône, à droite de l'autel. Les cardinaux rangés autour de lui sur des banquettes les reçoivent à leur tour, et les dignitaires ecclésiastiques et laïcs après eux. Cependant les clercs les distribuent au peuple nombreux qui en orne ses habits et sa coiffure. Après la procession on célèbre la messe solennelle ; la Passion est chantée par deux évêques. L'un chante la partie historique, le récitatif, l'autre les réponses de Jésus, et le clergé imite les clameurs du peuple en chantant cette partie en faux-bourdon. Avec la messe s'achève la cérémonie de ce jour.

Jusqu'ici les églises ont conservé leur aspect accoutumé, l'or et la pourpre les ornent toujours. Mais, à partir de ce soir après les vé-

pres, tout est changé : des rideaux noirs ou verts cachent toutes les images du crucifix. Les candelabres sont renversés sur les autels, les autels dépouillés de leurs ornemens. Pierreries, dorures, richesses, tout disparaît ; il n'y reste que le marbre, le marbre qui rappelle le tombeau. Le peuple sort alors comme épouvanté de cette solitude, et les églises en deuil restent seules à attendre, pour ainsi dire, la mort du Christ. pour que ses fils reviennent le placer dans son sein maternel. Et cette solitude, si frappante dans toute la ville, se prolonge jusqu'au mercredi soir. Alors, avec Jésus qui s'était retiré dans le jardin des Olives, il semble que le peuple revienne, comme pour accompagner son roi. A Ténèbres, les églises sont pleines, et les lamentations de Jérémie, et le *Miserere* qu'on y chante ont quelque chose de si plaintif et de si touchant que vous en êtes attendri malgré vous.

Cependant le lendemain la cérémonie est encore plus imposante. Les mystères les plus sublimes de la religion s'y reproduisent. On commence par le grand office qui est célébré par les chanoines. Le cardinal archi-prêtre de saint Pierre dit ensuite la messe, où, en commémoration de la Cène de Jésus, le célébrant donne la communion aux cardinaux, aux évêques, aux principaux dignitaires ecclésiastiques et civils, aux sénateurs de Rome, au corps diplomatique. Ensuite le saint Sacrement est transporté sous un dais magnifique à la chapelle de Paul. Quatre évêques tiennent les bâtons du dais. Les cardinaux vêtus de chasubles les plus riches, les sénateurs en costume qui rappelle cette dignité si célèbre, les représentans des rois avec leurs insignes lui font cortège. Alors le saint Sacrement est enfermé dans le Tabernacle placé en haut d'un autel qui paraît sortir des flammes, tant il y a de lumières. Le Saint-Père et toute sa suite s'agenouillent pour l'adorer ; et le recueillement le plus édifiant, le silence le plus profond règnent non seulement alors, mais pendant tout le temps que le saint Sacrement est enfermé dans les tombeaux. On dirait une foule d'amis qui, rassemblés autour de la bière d'une personne à tous chère, prosternés et en silence, prient sans ouvrir la bouche ni lever les yeux de peur que leurs paroles et leurs regards ne rendent la douleur plus cuisante.

De là on porte le Saint-Père sur le portail de l'église, où il lit la célèbre bulle *In Cana Domini*. C'est là qu'il lance l'excommunication sur tous les infidèles. A des paroles si terribles, si solennellement prononcées, avec un tel appareil, non seulement ceux qui les entendent, mais, je ne sais par quelle intuition, les plus éloignés sont frappés de terreur. Le peuple épouvanté et tremblant s'agenouille et paraît demander avec anxiété la bénédiction du Pontife, comme pour effluer le terrible anathème. Le Saint-Père se hâte de le bénir, et aux murmures approbateurs qui sortent du sein de l'église se

mèlent les mille voix qui éclatent au dehors en acclamations de joie et de reconnaissance.

Le Saint-Père use ensuite du droit que Jésus laissa à ses apôtres, et absout les pénitens qui, séparés de l'Église, veulent se réconcilier avec elle. Il passe après dans une salle voisine, où il imite le plus sublime exemple d'humilité évangélique que Jésus nous ait laissé. Douze pauvres, la plupart vieillards, pris dans les douze quartiers de Rome, et habillés en blanc, attendent que le vicaire de Jésus-Christ vienne laver leurs pieds. Le Saint-Père, assisté par les cardinaux, se courbe et leur lave les pieds. Les bons vieillards pleurent de joie, et les larmes du Pontife se mêlent aux leurs. Le Saint-Père fait ensuite la consécration, bénit les huiles, et, après que toutes les cérémonies sont finies, l'on va encore adorer les tombeaux. Un morne silence commence alors à se répandre dans toute la ville ; les cloches se taisent et le monde catholique semble muet. Le peuple, triste et silencieux, parcourt les voutes pour aller visiter les tombeaux. Une douce mélancolie, une tristesse imposante, une contrition sincère paraît sur tous les visages. Il règne dans tout cela je ne sais quoi qui vous saisit l'âme et la remplit d'une suavité inexprimable, qui ne se ressent en rien des sensations terrestres.

J. B. N.



## PROGRÈS DE L'ARCHICONFRÉRIE

DU

## TRES-SAINT ET IMMACULE CŒUR DE MARIE.



Le vif empressement avec lequel le public religieux a accueilli, dès le début, l'établissement de cette ARCHICONFRÉRIE, exige que nous le tenions au courant de cette association vraiment providentielle pour ce diocèse. On sait que cette dévotion pieuse et charitable, dont le but est d'obtenir de Dieu, par l'invocation du cœur de Marie, la conversion des pécheurs, a fait en peu de temps de rapides progrès en France ; or les commencemens sous lesquels elle s'annonce parmi nous, ne laissent aucun lieu de douter qu'elle prendra ici de semblables agrandissemens. Il n'y a guère plus d'un mois que l'on a ouvert le registre de l'association dans l'église cathédrale et déjà le nombre des associés passe 2200 pour la ville seule, et tout annonce que ce chiffre doit s'élever incessamment et de beaucoup. On vient de la campagne, comme de toutes les parties de la ville, pour s'associer à l'œuvre ; prêtres et laïques, tous ambitionnent l'honneur de travailler les premiers par leurs prières et leurs exemples à la réalisation du plan si fortement et si heureusement conçu de la conversion des

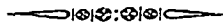
pêcheurs. En effet, l'établissement de cette confrérie doit avoir une immense portée sur l'avenir du Canada, et l'œuvre de la régénération à laquelle il est destiné a de quoi enflammer toute âme catholique. Sous ce point de vue, nous ne nous étonnons pas que la pensée du pieux évêque ait été accueillie avec tant d'enthousiasme par tous ceux qui se sentent un germe de vocation sublime. Et vraiment, quand l'erreur semble relever ses espérances à la vue des commotions dernières, à l'aspect de quelques défections, à l'arrivée dans ses rangs d'un auxiliaire nouveau, transfuge humilié de la cause sainte de la religion qu'il devait défendre, puisqu'il en était le ministre ; quand, en un mot, l'ennemi de l'Eglise, en et apostolique essaie à planter son drapeau *agité par tout vent de doctrine* sur une terre religieuse et fidèle, il est doux au moins, il est consolant d'avoir à opposer au prosélytisme de ceux-là les actes d'un zèle généreux et efficace qui pose dès ce moment une digue puissante à ce qui aurait pu devenir un torrent dévastateur.

Visiblement la providence a mis le sceau de sa protection divine sur cette œuvre naissante. On l'a bien vu dès l'origine, car des conversions éclatantes ont signalé sa première apparition. Parmi plusieurs traits remarquables, nous nous bornerons à citer celui-ci :

Un jeune protestant, âgé de 16 ans, était poitrinaire à un degré très-avancé. Un ami de la famille alla le visiter quelques jours avant le 28 Février dernier et en prit occasion de lui demander s'il n'avait point quelque désir d'embrasser la Religion Catholique. "Non, répondit le jeune homme ; mon père étant mort protestant, je veux mourir comme lui." Malgré les raisons de cet ami, le jeune homme n'en persévérerait pas moins dans ces sentimens, tellement que le 1er. dimanche de Carême, il reçut dans sa chambre le ministre de sa croyance et lui laissa faire toutes ses prières liturgiques, etc. Cependant ce même jour, à l'exercice du soir, le pauvre moribond fut recommandé spécialement aux prières des associés de l'Archiconfrérie, établie pour la conversion des pécheurs. Le malade n'en savait rien, mais la protection du ciel n'en fut pas moins éclatante ni moins efficace. "Je ne suis pas tranquille, dit-il à la personne qui le veillait ; les prières de M. le ministre ne me satisfont pas ; je veux voir un prêtre ; je veux mourir catholique. Allez chercher M. H." Comme pour éprouver sa foi, le prêtre qu'il avait demandé se trouvait absent. L'émissaire l'en informe : "Eh bien, dit-il, qu'on aille en demander un autre, car je veux mourir catholique." Un prêtre du Séminaire se rend auprès du malade ; par un changement total il le trouve dans les meilleurs sentimens possibles, il achève de l'instruire, reçoit son abjuration et lui administre les sacremens que la circonstance exige ; et tout

cela se passait dans la nuit même du 1er. dimanche de Carême et le lendemain à 5 heures du matin, ce nouveau serviteur et protégé de Marie était mort dans le calme et les sentimens amoureux d'un fervent catholique. Le fait est notoire dans la ville de Montréal, il s'est passé au faubourg des Récollets, sous les yeux de plusieurs personnes catholiques et protestantes.

Voilà assurément qui est bien propre à nous affermir dans nos douces espérances. Il semble que tout le monde l'ait compris. Aussi on a remarqué, depuis quelque temps, que la foi se ranime de plus en plus dans ce pays ; chaque jour vient heureusement prouver l'exactitude de cette observation et nous annoncer que la religion a obtenu quelque nouveau triomphe. Les rapports donnés sur les neuvaines et autres exercices qui se font généralement pendant le carême, attestent le même fait ; ces concours ont été considérablement plus nombreux et plus soutenus que ceux des années précédentes ; il y avait aussi des sentimens, un repentir bien plus vivement exprimés, et ces heureuses impressions persévèrent et s'alimentent dans presque toutes les localités. Tellement que dans certaines paroisses, les prédicants de l'erreur découragés et confus ont été obligés de *secouer la poussière de leurs pieds* et d'émigrer. Ce redoublement de ferveur, digne des plus beaux jours du christianisme en Canada, est sans doute le fruit des retraites nombreuses qui ont eu lieu dans plusieurs des principales paroisses ; mais c'est aussi, nous le pensons, l'œuvre admirable de la protection de Marie. Courage donc, chrétiens zélés, courage ! ne vous laissez point ralentir par de vains prétextes. Qu'une confiance filiale entre dans vos cœurs. *Demandez* la conversion des pécheurs et *vous l'obtiendrez* ; *frappez* au cœur de la mère du rédempteur et *l'on vous ouvrira* ; car votre intention est pure, votre œuvre belle et sainte et vous aurez pour vous les deux appuis que toute âme catholique doit ambitionner  
DIEU ET MARIE.



## C O U R S

DE

## LITTÉRATURE SACRÉE OU BIBLIQUE.



## C H A P I T R E III.

Les livres moraux de l'Ancien-Testament, qu'on pourrait appeler poèmes didactiques, sont au nombre de quatre : les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste*, le *Livre de la Sagesse* et l'*Ecclésiastique*.

§ 1er. *Des Proverbes.*

Le nom de *Proverbes* ne doit point s'étendre ici dans sa significa-

tion triviale. Il marque dans ce livre des sentences, des maximes, des leçons instructives écrites d'une manière concise. Les Grecs l'ont appelé Paraboles, à cause de son style parabolique et figuré ;

La forme des Proverbes touche à la naissance de la poésie didactique. Elle ne consista d'abord que dans des sentences détachées et faciles à retenir. Ces axiomes, embellis par les grâces poétiques, étaient des espèces de lois, qui ne laissaient aucune place à la discussion. C'est aussi pour ne pas effrayer des hommes ignorants et grossiers que ces lois, ces préceptes furent renfermés dans des sentences courtes, harmonieuses, pleines d'images et de figures, également frappantes par le fond des choses et par l'éclat des expressions. Cette méthode, suivie chez tous les peuples, au moins dans les premiers temps, fut toujours en vigueur chez les Hébreux. Ils donnèrent même à ce genre une dénomination particulière qu'on a traduite par le mot de *parabole*.

Salomon nous explique lui-même dans un de ses proverbes les principales beautés de ce genre de composition, en nous donnant à la fois le précepte et l'exemple (c. xxv, v. 11) :

Une parole dite à propos est comme des pommes d'or dans des corbeilles d'argent.

Au ch. viii, v. 22-30 : c'est la Sagesse elle-même qui, par une espèce de prosopopée, se fait tout-à-coup entendre et qui fait d'elle-même un magnifique éloge.

Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies ; rien n'était créé et j'étais déjà.

Les abîmes n'étaient pas encore, et déjà j'étais conçue ; les fontaines n'étaient pas encore sorties de la terre ; la pesante masse des montagnes n'était pas encore formée, et déjà j'étais enfantée dans le sein de Dieu.

Il n'avait point encore créé la terre, ni affermi le monde sur ses pôles, et j'étais déjà.

Lorsqu'il préparait les cieux, j'étais présente ; j'étais là, lorsqu'il environnait les abîmes de bornes infranchissables ; j'étais là, lorsqu'il suspendait les nuées au dessus de la terre et qu'il dispensait dans leur équilibre les eaux des sources ; j'étais là, lorsqu'il renfermait la mer dans ses limites et qu'il posait les fondements de l'univers.

J'étais avec lui, avec lui je réglais toutes choses, ravie de joie dans ses créations et me jouant sans cesse devant lui.

La tournure frappante qui distingue les Proverbes tient autant à la brièveté qu'à la forme allégorique dont ils sont enveloppés.

Le figuier joue un grand rôle dans les allégories de Salomon. On en voit beaucoup d'autres tirées du climat qu'habitaient les Juifs. Placés sous un ciel brûlant, ils se plaisent à emprunter leurs métaphores et leurs comparaisons de la pluie, des sources d'eau fraîche, si précieuses dans la Palestine (xxi, 1 ; xxv, 14) :

Celui qui a soin du figuier mangera de son fruit, et celui qui garde son maître sera élevé en gloire.



Comme on voit refluire dans l'eau le visage de ceux qui s'y regardent, ainsi les cœurs des hommes sont découverts aux hommes prudents.

Celui qui tient à son ami un langage flatteur et déguisé tend un filet à ses pieds.

La pierre est lourde et le sable pesant ; mais la colère de l'insensé pèse encore plus que l'un et l'autre.

Le cœur des rois est dans la main du Seigneur, comme une eau courante entre les mains d'un habile jardinier ; il le fait tourner de tel côté qu'il veut.

Nuage et vent sans pluie, c'est l'homme qui se vante et ne remplit point ses promesses.

Le sourire d'un roi donne la vie ; sa clémence est comme la pluie pour la terre altérée.

La colère du roi, c'est le rugissement du lion ; la sérénité de son visage, c'est la rosée qui rafraîchit l'herbe.

Celui qui a pitié du pauvre, prête au Seigneur à intérêt ; le Seigneur le lui rendra avec usure.

Ne levez point les yeux vers les richesses que vous ne pouvez avoir, parce qu'elles prendront des ailes comme l'aigle et qu'elles s'envoleront dans le ciel.

Que sert à l'insensé d'avoir de grands biens, puisqu'il ne peut pas en acheter la sagesse ?

La vieillesse est une couronne d'honneur, lorsqu'elle se trouve dans les sentiers de la justice.

Les enfants des enfants sont la couronne des vieillards, et les pères sages la gloire de leurs enfants.

Ces images, ces expressions sont charmantes ; elles montrent quelle douce impression de tels objets faisaient sur les esprits.

Ces exemples suffisent pour nous faire voir la nature et la forme des Proverbes.



#### DU CHANT DE L'ÉGLISE.

Dans un des derniers cahiers de l'*Ami de la Religion*, nous lisons un article ayant pour titre de *l'exécution du plain-chant et des moyens de l'améliorer*. Quoique cet écrit soit accompagné de quelques remarques qui ne nous paraissent point applicables à ce diocèse, il renferme néanmoins des réflexions générales et une méthode d'enseignement si correctes que nous avons cru devoir les mettre sous les yeux de nos lecteurs. L'auteur, après avoir exposé la pensée et le sentiment invariable de l'Église sur le genre de musique qu'il convient d'employer pour l'office divin ; après avoir, en même temps, cherché à ranimer l'intérêt presque éteint pour les belles et antiques mélodies de l'Église Catholique, en vient à signaler les défauts de l'exécution actuelle du plain-chant, et c'est sur ce sujet, dit-il, qu'il convient d'appeler l'attention sérieuse du clergé.

“ En effet, quel est le prêtre qui n'est pas touché de la beauté et de la magnificence du plain-chant ? Quel est le prêtre qui ne répète pas avec délices ces chants qui retentissent autour de lui pendant la célébration des saints mystères ? Mais tous, nous le demandons, sont-ils également convaincus de l'état de décadence et d'abandon dans lequel est tombée l'exécution du chant ecclésiastique ? On entend bien dire que le plain-chant ne produit plus une grande impression sur les gens du monde, et même sur les fidèles. Les uns en cherchent la cause dans l'impiété ou l'indifférence du siècle ; les autres croient que le plain-chant est un genre de musique suranné, dépassé par les progrès de la musique moderne. Les premiers déplorent cet état de choses sans en connaître le remède ; les seconds appellent la musique moderne avec son cortège d'instrumens bruyans, et ne tardent pas à en reconnaître les inconveniens. Nous croyons, nous, qu'il suffirait d'améliorer réellement l'exécution du chant des églises, pour le rendre de nouveau, comme autrefois, l'objet de l'enthousiasme des populations ; et nous allons dire quels sont les défauts qu'il faut éviter, et en quoi consistent les améliorations qu'il serait si utile d'adopter.

L'usage de faire chanter le plain-chant par des voix de basse est le premier et le plus grand des obstacles qui s'opposent à sa bonne exécution. Il n'est personne qui n'ait été frappé de la difficulté que le peuple éprouve à chanter dans les églises. Les chantres, dont le genre de voix règle et impose le ton dans lequel on doit chanter, ne peuvent produire qu'une échelle de sons qui ne répond qu'à un très-petit nombre de voix parmi les fidèles. La voix universelle, la voix du peuple en général, hommes, femmes et enfans, est renfermée dans l'étendue ordinaire des tailles ou des dessus. Ces deux genres de voix correspondent l'un à l'autre, embrassent les mêmes intervalles, et sont en rapport avec l'organe vocal de la grande majorité des hommes. Trois individus sur cent ont à peine une voix de basse, et le reste des hommes possède, avec plus ou moins de puissance et de justesse, la voix de taille du tenor. On conçoit dès lors que les fidèles soient réduits, dans les églises, ou à forcer leur organe pour chanter à l'octave, ou à le dénaturer, pour chanter à l'unisson des chantres. Cette coutume bizarre, que rien n'explique et ne justifie, n'existe qu'en France, où elle paraît s'être établie au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, après le règne de François Ier, qui avait une prédilection particulière pour ce genre de voix.

La base de toute amélioration dans le chant ecclésiastique consiste donc dans son exécution par des voix à l'unisson de celles des fidèles. C'est

ainsi que, du temps de Saint-Germain de Paris, le poète chrétien, Fortunat, qui a écrit sa *Vie*, a pu dire qu'à l'exemple du saint Pontife, *les vieillards, les enfans, le peuple tout entier chantait les louanges du Seigneur* :

C'est ainsi que saint Jean-Chrysostôme a pu dire que, dans son église, *les fidèles tous ensemble, jeunes et vieux, hommes et femmes, riches et pauvres, maîtres et esclaves ne formaient qu'une seule voix.*

Ce n'est pas tout : non-seulement on ne chante plus le plain-chant avec des voix qui permettent au peuple d'y prendre part, mais on ne le chante plus comme il est écrit. Presque partout on a introduit dans le plain-chant les accidens, les dièses, les bémols, qui détruisent sa tonalité originale. Le plain-chant, nous ne craignons pas de le redire, n'a rien de commun avec la musique moderne. Dans la musique, il n'y a que deux gammes ; dans le plain-chant, il y en a huit ; et, sans pousser ici plus loin la comparaison des deux systèmes, nous nous contenterons de dire qu'ils se combattent en quelque sorte l'un par l'autre, et qu'il n'y a aucune analogie à établir entre eux. Le plain-chant dérive de la musique de toute l'antiquité, et a des affinités réelles avec tous les systèmes de musique des Orientaux ; il remonte à quatre mille ans et plus dans les temps anciens ; il se rattache à cette musique des Grecs qui opérât tant de prodiges. C'est en entonnant de vieux plain-chants que l'Europe tout entière marchait sous l'étendard de la Croix à la conquête des lieux saints. Conservons donc intact ce dépôt précieux de l'antiquité et ce souvenir vivant de la foi de nos pères, et ne l'altérons pas par un mélange barbare avec les règles et le goût de la musique moderne.

Et on n'exécute pas le plain-chant comme il a été composé, comme il est écrit, avec la tonalité qui lui est propre, et on n'observe pas non plus les longues et les brèves comme elles sont indiquées ! Tous ces défauts disparaîtront, l'exécution du chant dans nos églises sera améliorée, si l'on suit ces deux règles : rétablir le chant dans la voix des fidèles ; l'exécuter comme il est écrit.

Avec une école de chant religieux organisée dans chaque ville, dans chaque village, bientôt on pourrait, non-seulement entendre le plain-chant à l'unisson bien exécuté, ce qui serait déjà un admirable résultat, mais aussi employer les ressources puissantes de l'harmonie, faire usage de cette musique simple et grave, adoptée depuis tant de siècles dans l'Eglise catholique, et que l'on désigne sous le nom de *faux-bourdon*. Le plain-chant a deux, trois ou quatre parties, note pour note, syllabe pour syllabe, avec une harmonie correcte, des accords simples et majestueux, soutenus, s'il se peut, par

l'orgue ; et, selon nous, *le plain-chant en faux-bourdon bien exécuté* réaliserait la perfection du chant ecclésiastique, perfection à laquelle tout le monde peut atteindre dans les grandes églises comme dans les petites, dans les villages comme dans les plus riches cités, dans les collèges, dans les séminaires, dans les communautés religieuses, partout enfin où il y aura des chrétiens qui voudront vérifier ces belles paroles de saint Jean-Chrysostôme que nous avons déjà citées.

Tel est l'exposé de nos idées sur les moyens d'améliorer l'exécution du chant des églises. On a pu remarquer que nous avons eu spécialement pour but d'appeler l'attention sur le seul *plain-chant* qui est, comme nous l'avons dit, le genre de musique dont l'Eglise catholique a fait choix, et aussi celui qui est le plus approprié au goût des fidèles. Mais il ne faudrait pas conclure de nos réflexions que nous repoussons absolument, et en toute circonstance, l'emploi de la musique dans l'église. Il a existé, il y aura peut-être encore de grands compositeurs de musique sacrée ; Palestrina, Marcello, Carissimi, Allegri, les maîtres de l'école italienne des xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles ont laissé des ouvrages qui, au point de vue de l'art, sont admirables, et qui, sous le rapport religieux, se rattachant à la tonalité du *plain-chant*, ont une expression grave, majestueuse, austère. Mais depuis plus d'un siècle, tous les compositeurs, sans aucune exception, les plus célèbres comme les plus obscurs, ont adopté dans leurs ouvrages le genre dramatique et l'emploi des instrumens qui doivent les faire bannir absolument du lieu saint. Pour exécuter ces ouvrages fameux des Palestrina, des Marcello, il faut des artistes consommés, des voix magnifiques, de longues études. Ce sont là des chefs-d'œuvre qu'on peut bien entendre à la chapelle Sixtine, ou dans quelques grandes villes, à de rares solennités ; mais pour l'usage ordinaire de nos églises, pour l'utilité des fidèles, pour l'édification de tous, rien ne saurait remplacer le *plain-chant* bien exécuté, l'harmonie du faux-bourdon et la majesté de l'orgue.

L'ABBÉ DASSANCE.

---

T E R R E S A I N T E .

M. l'Abbé Th. Ratisbonne, dans son histoire de St. Bernard, ayant à parler des croisades, en prend occasion de faire de belles et sublimes considérations sur la Terre-Sainte, cette terre des douleurs humaines et des divines miséricordes. Nous citerons en partie ce passage ;

“ Il n'est pas de grande idée, pas de principe initial, pas d'impulsion venant du ciel, qui, pour se répandre dans le monde, n'ait passé par la Terre-Sainte. C'est là que jaillirent, au commencement, les larmes et le sang de l'homme coupable ; là reposent, sous la montagne du Crâne (1), les dépouilles d'Adam et de la mère des vivans. Melehisédech y vint offrir le sacrifice de la réconciliation future ; et sous les pas du Prêtre, selon l'ordre éternel, naquit Salem, la ville de la paix. Les trois races de l'humanité, les descendans de Sem, de Cham et de Japhet, vinrent tour à tour mêler leurs cendres à celles du père des hommes. Ainsi se forma, autour de la première tombe humaine, autel primitif de la miséricorde, le champ sacré de la mort, vaste cimetière des fils de l'homme, dont l'enceinte dut graduellement se dilater jusqu'aux extrémités du monde. Le sang des bêtes, le sang de l'homme, le sang de Dieu inonda successivement cet autel mystique ; et du sommet de cet autel, sur la montagne sainte où le Christ consumma son sacrifice, la grâce divine alla répandre ses flots sur les morts, et arroser en tous lieux la poussière d'homme qui doit refleurir un jour. Toutes les nations semblent avoir quelque droit sur la Terre-Sainte : du moins a-t-elle été possédée ou occupée tour à tour par les principaux peuples antiques et modernes. De période en période, elle réclame des tribus nouvelles ; et c'est dans le flux et le reflux de leur sang que Jérusalem, véritable cœur de la terre, alimente les pulsations de sa mystérieuse existence. Nul doute que les croisades, ce grand acte de l'histoire moderne, ne se rattachent aux anneaux de cette longue chaîne de mystères. N'apercevoir dans cet acte que l'enthousiasme de quelques guerriers qui courent à la délivrance d'un sépulcre, ce serait dépouiller l'histoire de son idée vivifiante ; ce serait méconnaître le plan providentiel dans les plus magnifiques développemens de l'œuvre du christianisme.

“ C'est une remarque que l'histoire ancienne et moderne nous permet de faire : il n'y a peut-être pas une seule race d'hommes, passant sur la route des siècles, qui n'ait fait une oblation de son sang sur la terre même où le sang d'Abel crie vengeance, et où le sang de Jésus-Christ proclame la grâce, la miséricorde et la paix. Les guerres saintes, sous ce point de vue, se rattachent, par un long enchaînement de massacres, aux guerres des Romains, dont les armées, comme celles des croisés, étaient composées de tous les peuples du monde ; et les expéditions romaines, par une autre trace de sang,

(1) Le Calvaire, lieu du crâne, sur lequel fut plantée la croix du Seigneur, renferme, dit-on, les ossemens d'Adam et d'Ève. Cette assertion n'a rien d'authentique ; mais elle se fonde sur de pieuses traditions que l'Église n'a jamais condamnées. (Note de l'auteur.)

se relieut aux guerres des Grecs, des Perses, des Mèdes, des Assyriens, lesquelles, remontant à leur tour l'échelle des âges, aboutissent à l'extermination des peuples de Chanaan. Et c'est ainsi que la Terre-Sainte, véritable autel des holocaustes de l'humanité, terre perpétuellement arrosée de sang, rempli sa mystérieuse destinée ! Non, cette destinée n'est point encore accomplie ! Jérusalem, la ville de la justice et de la paix, n'a point achevé sa mission sublime ! On la reverra, au dénouement de l'histoire humaine, comme on l'a vue à son commencement ; et c'est dans son enceinte, sur la montague sacrée, que le genre humain fera retentir le grand *Consummatum est !* ”

Certes, ces dernières réflexions ont encore quelque chose de plus saisissant, dans un moment où cette partie de l'Asie est foulée aux pieds par des armées ennemies !

—o—

### EXTRAITS DIVERS.

—o—

JAMAÏQUE.—Extrait d'une lettre du Père Dupeyron Jésuite, au vicaire Apostolique de Jamaïque. Kingston, 1840.

Mon Très-Révérend Père,..... Vous n'ignorez pas que la Jamaïque, qui est une ancienne colonie Espagnole, a été, l'espace de 150 ans, sous l'autorité du gouvernement de Madrid. Découverte par Colomb dès 1492, ce n'est pourtant qu'en 1509 qu'un établissement européen y fut formé pour la première fois. Il ne parait pas que les Espagnols attachassent aucune importance à cette Ile, puisqu'en 1655, époque de sa conquête par les Anglais, sous l'Amiral Penn, deux mille espagnols et trois mille esclaves-noirs formaient alors toute sa population.

La population catholique de Kingston (capitale de l'Ile) est bien moindre aujourd'hui qu'elle n'était au commencement du siècle actuel. A cette dernière époque l'état florissant du commerce avait attiré à la Jamaïque un grand nombre de familles françaises et espagnoles, qui n'y demeurèrent qu'aussi long-tems que l'Ile fut dans un état prospère. Aujourd'hui, Kingston ne contient que 3500 catholiques, la ville espagnole 150, St. Thomas de la Vallée 80, Bélize et ses environs 1200, beaucoup d'autres sont disséminés sur toute l'Ile, la plupart d'extraction Irlandaise et Ecosaise ; une grande partie du militaire en quartier ici est catholique.

Il y a à peu près 40 ans une colonie d'Allemands s'établit à cent milles de Kingston. Je visitai cet établissement en Novembre dernier, j'y trouvai beaucoup de catholiques parmi les colons et j'ai raison de croire que leur nombre s'augmentera en peu de tems, car aucun luthérien ne voudrait se réunir aux anglicans ni à aucune autre

secte protestante de l'île, et la plupart d'entr'eux ont fait baptiser leurs enfans dans l'Eglise catholique. Parmi ces colons Allemands se trouve un religieux du tiers-ordre de St. François; c'est un modèle d'attachement le plus dévoué au bien-être de ses compatriotes. Les ayant suivis dans toutes leurs migrations, il a entrepris d'instruire leurs enfans. En l'absence du prêtre, il préside aux assemblées des dimanches, récite les prières en public, et leur fait des lectures de piété, etc. Oh ! que n'avons-nous une douzaine de semblables collaborateurs pour seconder les efforts de notre zèle ! C'est surtout parmi les nègres qu'une telle assistance est indispensable. Tel est le caractère des hommes de couleur, et telle est la force de l'habitude que s'ils ne trouvent pas la porte de leur chapelle ouverte, tous les dimanches, ils ne résisteront pas à la tentation d'assister aux assemblées des dissidents. Le missionnaire peut bien jeter en passant quelques semences évangéliques, mais si une main attentive n'en protège le développement, le grain ne parviendra jamais à maturité.

Je ne vous parlerai pas de nos besoins, vous savez qu'ils sont aussi grands et aussi nombreux que nos ressources sont insuffisantes. Au milieu de nos embarras, nous avons une consolation ; c'est la piété d'un grand nombre de catholiques. Les sacremens sont très fréquentés, et nous recevons, de la part de tous, les témoignages d'un sincère attachement à la religion.

On écrit de Londres, le 22 février :

La société de Saint-François-Xavier, établie à Liverpool, a tenu dans cette ville, sous la présidence de M. l'abbé Lighthoe, de Londres, sa première assemblée annuelle. Le comité y a déclaré, à la satisfaction des catholiques, que le terrain où doit être bâtie l'église dédiée à Saint François-Xavier, vient d'être acheté et qu'une partie du paiement a déjà été effectuée.

« M. l'abbé Kirwan, prédicateur distingué, arrivé récemment d'Irlande, a dû commencer, le jour des cendres, dans la chapelle de Moorfields, une série de discours sur les principes et les doctrines de l'église catholique ; il s'efforcera d'y démontrer leur salutaire influence pour conduire au bonheur social et individuel. La réputation de l'orateur et l'intérêt du sujet lui assurent un nombreux concours d'auditeurs.

« M. l'abbé Coles, chargé de la mission de Woolwich, vient de faire un appel à la charité des catholiques afin de pouvoir bâtir une église dans cette ville. La chapelle actuelle ne contient que quatre cents personnes, et le nombre des catholiques de Woolwich s'élève à trois mille.

« Mgr Wiseman a confirmé, le 16 à Leicester, 120 personnes dont la moitié était des convertis. Cette cérémonie avait attiré à la chapelle catho-

lique une foule considérable. Le vénérable prélat a prêché, dans la soirée, un sermon de charité en faveur des écoles gratuites.

“ Douze protestans suivent depuis peu, dans la même ville, des instructions régulières sur notre religion, afin de se préparer à entrer dans l'église catholique. ”

ALGER.—Une lettre, publiée par la *Gazette du Midi*, parle d'une maladie qu'a essayée M. l'évêque d'Alger, et transmet sur le prélat ces détails pleins d'intérêt :

“ Autant notre douleur fut profonde en vous annonçant la maladie de M. Dupuch, autant éprouvons-nous de joie à vous annoncer sa guérison. Tout notre regret est de voir cet excellent prélat, sourd aux représentations de l'amitié et n'écoulant que son zèle infatigable, se livrer à ses nombreux travaux, bien qu'il soit à peine convalescent. Le tableau suivant de la vie intérieure de M. Dupuch vous fera comprendre aisément l'affection des habitans pour leur pasteur et les craintes que leur inspire sa trop grande activité.

“ Habitué dès sa jeunesse à n'accorder que quelques heures au sommeil, le prélat travaille fort tard et se lève de grand matin ; il dit la messe tous les jours dans sa chapelle, hors les dimanches et fêtes, où il se rend à l'église Saint-Philippe. Sa table est simplement, pour ne pas dire plus qu'évangéliquement servie, quand M. Dupuch est seul avec les prêtres de sa maison ; mais quand il y a des invités, on y remarque une sorte de magnificence qui n'est qu'un devoir de sa place et une bienséance de son rang. Ce prélat laisse toujours à ses convives la liberté d'un entretien aisé, doux et même gai. Doué d'une élocution facile, lui-même parle à son tour et se plaît à faire parler ses convives. On se ferait difficilement une idée de la politesse facile et naturelle avec laquelle le digne prélat fait les honneurs de sa maison et de sa table. Tout étranger invité, depuis les sommités civiles et militaires, jusqu'au simple sous-lieutenant, est placé à la droite du prélat.

“ Après le souper, qui, suivant l'usage des temps anciens, commence à six heures, on se réunit dans le grand salon, et M. Dupuch passe environ une heure et demie à s'entretenir avec sa société, composée d'amis et d'ecclésiastiques. Cette distraction, si simple et si innocente, n'est pas perdue pour les devoirs de l'administration ; c'est alors que MM. Stalter et Quental, ses secrétaires, ainsi que ses aumôniers, lui présentent à signer les différentes expéditions et reçoivent ses instructions sur les détails dont ils sont chargés.



Le prélat se retire ensuite dans son cabinet, où il travaille bien avant dans la nuit.

“ La seule distraction de notre évêque au milieu de ses peines et de ses travaux, est la promenade au séminaire de Saint-Augustin, fondé par lui dans la maison de campagne de l'ancien consulat de Danemarck. Quand il s'entretient avec ses amis dans les belles allées de ce domaine, si les orphelins se présentent à lui, il ne dédaigne pas de s'asseoir sur l'herbe avec ces enfans ; il les interroge, les console et prend même part à leurs jeux. Avant de retourner à la ville, il ne manque jamais de visiter leur maison, où il trouve tout en ordre, grâce aux soins des bons frères de la maison Sainte-Croix-du-Mans.

“ Le plaisir que j'éprouve à vous parler de celui que les riches admirent et que les pauvres ne cessent de bénir, m'a entraîné un peu loin ; je m'aperçois que ma lettre est déjà longue ; je quitte la plume, mais c'est à regret. ”

—Le P. Bonaventure, capucin du couvent de Bruges, est allé à Alger se mettre à la disposition de M. Dupuch. Une lettre écrite par lui le 17 novembre, apprend que M. l'évêque d'Alger l'a nommé aumônier des deux hôpitaux militaires le *Dey* et *Moustapha*, où on comptait alors plus de 4,000 malades.

—On va mettre sous presse le *Catéchisme d'Alger*, travail ingénieux qui rattachera l'époque présente à celle où saint Augustin éclairait par son génie et édifiait par ses vertus la terre d'Afrique. M. Dupuch a chargé de la rédaction du *Catéchisme* M. l'abbé Dagret, vicaire-général, qui a emprunté, comme nous l'avons dit, à l'évêque d'Hipponne, cette exposition de la foi catholique. Le titre de l'ouvrage est *Catéchisme du Diocèse d'Alger, expliqué par saint Augustin, recueilli et mis en ordre par M. Dagret* : avec cette épigraphe : *Certum est Africam in ordine credendi non esse novissimam.* (Saint Augustin, *Contr. Donat.*)

—Les derniers retours sur les élections portent : MM. Burnet et Black pour la cité de Québec ; M. Robertson au lac des 2 Montagnes ; M. R. Jones à Missiskoui ; M. Christie à Gaspé ; M. Hamilton à Bouaventure ; M. A. G. Ruel à Bellechasse.

☞ La Poésie du *Solitaire* au No. prochain.